

Souvenir d'un Jour de l'An



Mlle Bibaud

UNE grande activité régnait dans la rue Notre-Dame, tout le monde semblait être affairé ; les véhicules se succédaient sans interruption ; quelques cochers de fiacre faisaient entendre leur hue ! traditionnel pour activer l'allure de leurs bêtes rétives, tandis que d'autres dans leur course affolée accrochaient sur leur passage plus d'un élégant coupé. C'était un va et vient continu.

Toutes les vitrines étaient parées. Là se trouvaient des soieries, des dentelles, des velours mêlés, variés, drapés avec une élégance d'artiste, plus loin des bijoux, des diamants, des perles, des rubis brillaient, étincelaient d'un éclat qui fascine, qui séduit : en avançant encore on apercevait les jouets, ces amis des petits.

Ah ! comme ils sont attrayants, comme il y en a là, groupés dans chaque coin, depuis la madame poupée, parée de sa robe de marquise aux brillants atours, jusqu'à la petite bonne avec son bonnet blanc, son tablier de mousseline, sa jupe d'indienne rayée ; et les polichinelles sautant, culbutant, grimaçant, comme ils sont drôles ! on ne peut tous les voir tant ils sont nombreux. A chaque grimace, à chaque saut, à chaque culbute se succèdent les exclamations de plaisir de tout un petit monde groupé dans cette vitrine se poussant, se bousculant pour voir de plus près.

Là, sont réunis des enfants de toutes les classes, les riches, les pauvres, les miséreux même, des petits visages blancs, roses, bien frottés, bien lavés, aux joues potelées, reluisantes de santé, à côté des figures pâles, étirées annonçant l'anémie, la débilité, faute de bonne nour-

riture, de bons soins ; puis, les vrais malades que la mort a déjà marqués de son aspect lugubre, ils veulent voir eux aussi. Dans leurs grands yeux bistrés, fixés avec envie sur les jouets, s'éveille encore une lueur de vie ; posséder un seul de ces trésors, dont toute leur existence ils ont été privés, serait pour eux une si grande joie.

Pauvres petits, que je les trouve à plaindre ! je les regarde et je souffre moi aussi de leur souffrance.

Une toute petite m'intéresse plus que les autres, je reste à la contempler tandis que la foule peu à peu se disperse. Son visage est bien pâle, bien chétif, on n'y voit que deux grands yeux de velours, où toutes les tendresses d'une âme aimante semblent se révéler ; elle les tient fixés, sans pouvoir les en détacher, sur une poupée blonde à longue robe de bébé ; sans doute, cette enfant est privée d'affection dans sa famille, elle veut reporter sur quelque chose le trop plein de son cœur, elle a choisi un petit être auquel il faut plus qu'à tout autre des soins, des tendresses.

J'ouvre ma bourse, hélas ! elle ne contient que dix sous. Dix sous n'achèteraient pas le poupon.

Soudain, mon attention fut distraite par un passant de haute stature, une belle tête blanche, des yeux de diamant dans un visage pâle où brillaient l'intelligence, la franchise. J'éprouvai un sentiment d'admiration. A qui appartenait cette tête ? A quelqu'un. J'en étais sûre, mon imagination de quinze ans me disait qu'il devait y avoir quelque chose dans cette tête-là. Son possesseur s'arrêta à quelques pas de moi pour serrer la main à un ami.

— Ah ! mon cher, dit-il, tu es juste l'homme que je cherchais. Tiens, mon ami, tu sais que c'est demain Noël, le petit Jésus t'envoie tes étrennes par mon humble personne.

Et il lui présenta trois volumes.

— Ah ! ah ! ah ! fit l'autre dans un joyeux éclat de rire. Je m'y attendais ; cela veut dire que je dois, moi, à l'humble messenger.....

— Dix dollars.

— Parfait. Je te les donne ; mais nous irons dîner chez Victor, nous les boirons ensemble, si tu veux.

— Je n'ai pas d'objection, tu sais que je suis libéral.

— Attends-moi, alors, j'entre à mon bureau pour changer de paletot, une minute, et je te reviens.

En attendant son ami, l'inconnu s'approcha de la vitrine, où la petite fille demeurait toujours en extase devant son poupon, il l'examina quelques secondes.

— Tu es gentille, ma petite, dit-il, qu'est-ce donc qui te fait tant envie parmi ce régiment de mannequins ?

L'enfant leva sur lui ses yeux remplis de convoitise et d'étonnement.

— Vrai, fit-elle, vous me la donneriez cette poupée.

— Tiens, oui, s'il ne faut que cela pour te rendre heureuse. J'ai eu mes étrennes, il est juste que tu aies les tiennes aussi, assez de pauvres diables n'en auront pas. Attends-moi.

Il entre dans le magasin. Achète le poupon, vient le remettre dans les bras de la pauvrete. Je n'oublierai jamais le regard de reconnaissance que lui jeta l'enfant et le plaisir si grand qu'il répandit sur le visage de l'inconnu, que bien des années plus tard l'on me nomma.

C'était notre spirituel chroniqueur que la mort, hélas ! enleva trop tôt.

C'était Arthur Buies.

Adèle Bibaud.

"Les Contemporains"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-30

Abt. : un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10.
Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en novembre 1906 :
Marmont, duc de Raguse.—Drouet, l'homme de Varennes.—Spontini, compositeur.—J.-B. Cail, industriel.

Biographies à paraître en décembre 1906 :
Mlle Moudré et l'œuvre de la Première Communion.—Abbé Noël Pinot, guillotiné pour la foi, en 1794.—Princesse Galitzin.—Prince Henri d'Orléans.—Benjamin Franklin, philosophe, physicien et homme d'Etat.